

Title	L'Instruction des enfants et le thème de la <<précaution inutile>> au XVIIe siècle : Scarron, Molière, Mademoiselle de la Force
Sub Title	17世紀における教育と「プレコシヨン・イニュテイル」のテーマ
Author	片木, 智年(Katagi, Tomotoshi)
Publisher	慶應義塾大学藝文学会
Publication year	2003
Jtitle	藝文研究 (The geibun-kenkyu : journal of arts and letters). Vol.85, (2003. 12) ,p.201(52)- 217(36)
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	
Genre	Journal Article
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN00072643-00850001-0217

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the Keio Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

L'Instruction des enfants et le thème de la « précaution inutile » au XVII^e siècle

—Scarron, Molière, Mademoiselle de la Force—

KATAGI Tomotoshi

Quel est le partage des rôles sociaux entre les deux sexes dans les milieux cultivés de l'Ancien Régime ? Question difficile à répondre ; à plus forte raison lorsqu'il existe, au sein même d'un groupe social apparemment homogène, multiple activité humaine. L'homme dehors, dans son espace public; la femme dans son foyer, l'espace d'intimité. Tel serait pourtant le schéma classique qui semble partagé par la majeure partie de la population du XVII^e siècle. Les traités de l'éducation des enfants qui se succèdent au cours du XVII^e siècle sont d'ailleurs très révélateurs : malgré de nouvelles perspectives apportées par ces ouvrages, ils semblent tous avoir pour but de maintenir ce partage traditionnel⁽¹⁾.

Le Traité de l'éducation des filles de Fénelon⁽²⁾ date de 1687. Dans ce livre publié bien avant le fameux *Télémaque*, l'auteur résume initialement ce que le siècle pense du rôle social des femmes :

« Pour les filles, dit-on, il ne faut pas qu'elles soient savantes, la curiosité les rend vaines et précieuses ; il suffit qu'elles sachent gouverner un jour leurs ménages, et obéir à leurs maris sans raisonner. » p.91

La seconde partie de cette remarque s'appuie sur une longue tradition française. Mais on s'aperçoit vite que la première phrase fait écho aux dis-

cussions accumulées au cours du XVII^e siècle. « Savantes », « précieuses »⁽³⁾, ces deux termes sont empruntés aux deux pièces « anti-féministes » de Molière, lequel ne fait qu'en réalité, reprendre sur scène les problèmes d'actualité : la science des femmes. Comme nous l'avons vu ailleurs, l'anti-féminisme consistant à blâmer l'instruction des femmes n'est pas seulement une réaction contre la culture des salons, mais aussi contre le courant féministe qui, remontant à la Renaissance, s'émerge surtout après les années 1630⁽⁴⁾.

L'ouvrage de Fénelon s'ouvre donc comme une objection à cette réaction anti-féministe relativement récente. Bien loin de négliger l'instruction des filles, l'auteur y souligne l'importance d'une éducation adéquate, mais non égale à celle des jeunes garçons. Cela précisément parce que « les filles mal instruites et inappliquées ont une imagination toujours errante. Faute d'aliment solide, leur curiosité se tourne toute avec ardeur vers les objets vains et dangereux. »⁽⁵⁾ Deux fois mentionnée dans nos citations, la curiosité passe encore au XVII^e siècle pour un défaut capital des femmes. Serait-il inutile de se souvenir de Pandore ou d'Eve dont la curiosité entraîna une calamité fatale à toute l'humanité ? Mais cette tradition, fixée dans la mythologie et la religion, continue à être présente dans l'esprit des hommes et forme bien souvent un nouveau mythe littéraire⁽⁶⁾.

La curiosité féminine, longtemps objet de condamnations, trouve cependant au XVII^e siècle ses défenseurs. Certains savants commencent à exprimer une opinion nettement plus favorable, et cela dans cette question épineuse de « la science des femmes ». Dans un recueil de conférences publiques publié par le journaliste Renaudot, un conférencier manifeste :

« la science est le plus bel ornement, puisqu'elle est le souverain bien de ce monde & de l'autre, & la plus noble action de la plus excellente faculté de l'ame, l'entendement, qui est commun aux femmes aussi bien

qu'aux hommes, sur lesquels elles semblent mesme avoir l'avantage de l'esprit: non seulement pour la delicatesse de leur chair, indice de la bonté de l'esprit, mais à cause de leur curiosité, qui est mere de la Philosophie (...) »⁽⁷⁾

La curiosité étant conçue comme une capacité innée des femmes, il est indispensable d'en faire le bon usage dans l'éducation des filles. Elle peut à la fois être « mere de la Philosophie » et « se tourner toute en ardeur vers les objets vains et dangereux. »

Dans ce paradigme culturel concernant l'éducation des filles, trois ouvrages littéraires attirent notre attention. La nouvelle de Scarron, *la Précaution inutile*, paraît en 1655⁽⁸⁾. La première représentation de la fameuse *École des femmes*⁽⁹⁾ date de 1662. Quant au récit de Mademoiselle de la Force, « Persinette », il paraît dans son recueil *Contes des Contes*⁽¹⁰⁾ publié en 1698. Relevant des genres différents, ces textes peuvent être cependant regroupés sous la thématique de « la précaution inutile ». Car ils constituent tous trois une épreuve imaginaire sur l'instruction des filles et leur intégration dans l'espace conjugal. Les textes de Scarron et de Mademoiselle de la Force étant peu connus, nous en donnerons un résumé suivi de commentaires. Pour la pièce de Molière, nous nous contenterons de quelques remarques succinctes.

1. *La Précaution inutile*

Un gentilhomme de Grenade aime sa belle Séraphine. Mais celle-ci accouche d'une fille qui n'est pas de lui. Désespéré, notre héros décide néanmoins de faire élever cette enfant, demande à une parente « de n'épargner rien pour son éducation », et « de la mettre dès l'âge de trois ans dans un couvent, et surtout de donner ordre qu'elle n'eût aucune connaissance des choses du monde ». « Toutes les femmes lui font peur ». « Il

conclut en lui-même qu'il s'en faut toujours défier, et plus encore des spirituelles que des sottes, croyant, avec bien d'autres, qu'une femme sait plus qu'elle ne doit, quand elle sait plus que le ménage de sa maison, et l'éducation de ses enfants. » Il part en un long voyage. Mais cette conviction ne fait que se raffermir après plusieurs disgrâces qu'il a encourues dans ses aventures. Revenu à sa patrie, il épouse Laure, la fille de Séraphine qu'il trouve « sottie comme toutes les religieuses qui sont venues au monde sans esprit, et en ont été tirées dès l'enfance pour être enfermées dans un couvent ». A sa nouvelle épouse, il apprend que « la vie des femmes mariées qui vouloient être estimées vertueuses, étoit de veiller leurs maris pendant leur sommeil, armées de toutes pièces comme elle étoit ». Un gentilhomme de Cordoue aperçoit Laure au balcon. Grâce à une vieille entremetteuse, il réussit à se glisser dans sa chambre. Mais tout effrayé par la vue d'un homme armé, le jeune homme s'enfuit. Il ne tarde pas cependant à s'éclaircir sur cette « extravagante précaution dont son mari se servoit pour s'assurer de l'honneur de sa femme », et admire avec la vieille « la sottise du mari et de la femme ». Le jeune homme se glisse encore la nuit suivante dans sa chambre, veut lui « apprendre une autre façon d'exercer le mariage ». Le mari revient. Étonné de voir sa femme qui « se vint coucher auprès de lui », il lui demande tout troublé pourquoi elle n'est pas armée. À quoi répond la jeune épouse : « je sais bien une autre façon de passer la nuit avec son mari, que m'a enseignée un autre mari que vous ». C'est ainsi qu'il reconnaît « qu'il avoit choisi une femme idiote, qui non seulement l'avoit offensé en son honneur, mais encore qui ne croyoit pas s'en devoir cacher ».

Par rapport à *L'École des femmes* que nous étudierons plus tard, le message de ce texte est explicite : les femmes sottes ne sont même pas conscientes de leur sottise. Il vaut mieux leur donner des instructions nécessaires. Non

des instructions pieuses qui culpabilisent sans cesse « la chair », mais des instructions qui touchent au « commerce » entre homme et femme. L'honnêteté et l'instruction ne se contredisent pas ici. Une sottise ne pourra être « honnête femme », puisqu'elle ne sait pas « ce que c'est que l'honnêteté et n'est même pas capable de l'apprendre ».

2. *L'École des femmes*

Le résumé que nous avons donné de *La Précaution inutile* montre assez clairement ce que lui doit Molière. On se contentera donc de noter deux originalités apportées par l'auteur. Si Arnolphe met au couvent une petite fille de 4 ans, c'est pour l'épouser plus tard. Il retire Agnès à l'âge de 17 ans. La chose étonnante, c'est que la fameuse stratégie « épouser une sottise pour n'être point sot » est préparée depuis 13 ans, et semble être bien préméditée. Dans *La Précaution inutile*, au contraire, Don-Pédre n'a pas cette grotesque intention, lorsqu'il décide de mettre Laure au couvent. L'ouvrage de Scarron met en scène les différentes aventures que le héros a vécues dans ses voyages, et c'est seulement après ces amères expériences qu'il décide d'épouser Laure.

Molière introduit Horace comme un jeune amoureux qui demande sérieusement la main d'Agnès, tandis que le galant de Scarron s'enfuit sachant le retour du mari. Le rôle d'Horace permet ainsi de donner un nouveau développement à la pièce de Molière : l'éveil d'Agnès. Il faut toutefois remarquer que le personnage d'Horace est caractérisé par une absence de réflexion sur soi⁽⁴⁾. Il s'agit en fait d'un personnage assez plat et codifié selon la tradition du « jeune amoureux ». Dans cette perspective, il sert seulement à déclencher tout mouvement du cœur endormi « là-dedans » de la jeune héroïne : ce mouvement appelé « Nature » dans la pièce, n'est rien de moins que ce tropisme dirigé vers le savoir, surtout quand celui-ci fait l'objet d'une défense catégorique.

3. « Persinette »

À la fin du XVII^e siècle, Mademoiselle de la Force publie un conte intitulé « Persinette ». Plus d'un siècle plus tard, les frères Grimm se serviront de ce curieux récit afin de l'adapter pour leur Rapunzel, qui est devenu aujourd'hui l'un de leurs contes les plus appréciés. Voici en gros son histoire :

Une nouvelle épouse attend son enfant. Elle souffre d'une mystérieuse envie de manger le persil que la fée voisine cultive dans son jardin. Un jour, le mari réussit à s'y glisser, et en apporte une poignée à sa bien aimée. Mais elle, « deux jours après se trouve plus pressée que jamais de l'envie d'en remanger encore ». Le mari y retourne, et cette fois, se fait surprendre par la fée, qui lui déclare : « je vous donnerai du persil tout autant que vous en voudrez, si vous me voulez donner l'enfant dont votre femme accouchera ». Le mari accepte et prend du persil. Lorsque sa femme met au monde une fille, la fée lui donne le nom de Persinette.

« la fée prit la petite Persinette, l'emporta chez elle, & la fit élever avec tous les soins imaginables. Ce fut une merveille, avant qu'elle eût atteint sa douzieme année :& comme la fée connoissoit sa fatalité, elle résolut de la dérober à ses destinées. Pour cet effet elle éleva, par le moyen de ses charmes, une tour d'argent au milieu d'une forêt. Cette mystérieuse tour n'avoit point de porte pour y entrer. »

« comme elle ne connoissoit que la fée, elle ne s'ennuyoit point dans sa solitude; elle lisoit, elle peignoit, elle jouoit des instrumens, & s'amusoit à toutes ces choses qu'une fille qui a été parfaitement élevée n'ignore point ».

A l'âge de douze ans, au seuil de l'adolescence, commence donc l'enfer-

mement de la jeune fille. Elle est littéralement coupée de tout contact avec le monde : situation bien plus grave que celle d'Agnès. N'oublions pas toutefois que cette version d'un conte populaire très répandu en Europe a été composée par la main d'une aristocrate. La vie que Persinette mène dans la tour est décrite en détails : bijoux, robes, lecture, musique; quant à la mode⁽¹²⁾, « il n'y avoit pas une mode qu'elle ne fût la première à l'avoir ». « Amour de chiffons », rattachement à la mode, tout ce que les ecclésiastiques de l'époque condamnent comme signe de « vanité » féminine se retrouve ici. Dans les versions populaires, auxquelles l'auteur aura puisé son inspiration, de tels détails ne peuvent exister. Ces traits sont un rajout de Mademoiselle de La Force qui y transpose sans doute son rêve d'adolescence. Remarquons cependant que l'attachement à la parure n'est pas introduit ici comme l'intention « coquette » de plaire au monde. Puisqu'« elle ne connoissoit que la fée », les reproches des contemporains ne s'appliquent pas au cas de Persinette. Le besoin de se parer est considéré selon l'auteur comme un désir naturel que les filles développent dans leur adolescence.

Le genre de livre qu'elle lit n'est pas précisé. Mais, comme on l'a vu, la lecture est un acte pernicieux au XVII^e siècle. On sait que dans l'iconographie chrétienne, le miroir et le peigne, attributs de Vénus ou des Sirènes, sont aussi symbole de vanité féminine. À cela s'ajoute que Persinette sait chanter d'une voix divine et jouer des instruments. Cela indique dans l'allégorie chrétienne qu'elle est capable de séduire. Le prince sera en effet touché par « sa beauté » et charmé par « sa voix ». Dans ce contexte culturel, énumérer « les choses qu'une fille qui a été parfaitement élevée n'ignore point » est une prise de position bien plus audacieuse qu'on ne le croit de nos jours : l'idée que Mademoiselle de la Force conçoit de l'éducation des filles est exprimée sans ambiguïté.

Revenons maintenant à notre récit. La vie solitaire de Persinette finit

par une rencontre :

« Un jour que Persinette était seule à sa fenêtre, elle se mit à chanter le plus joliment du monde. Un jeune prince chassoit dans ce tems-là; il s'étoit écarté à la suite d'un cerf; en entendant ce chant si agréable, il s'en approcha & vit la jeune Persinette; sa beauté le toucha, sa voix le charme. Il fit vingt fois le tour de cette tour fatale, & n'y voyant point d'entrée, il pensa mourir de douleur ». Persinette, qui « ne connoissoit que la fée » crut « que ce fût quelque monstre, se souvenant d'avoir ouï dire qu'il y en avoit qui tuoient par les yeux, & elle avoit trouvé les regards de celui-ci très dangereux ».

Persinette est encore plus « innocente » qu'Agnès dans la mesure où elle n'a jamais rencontré un homme. Mais dès la première rencontre, elle s'aperçoit de quelque « danger » des regards de celui qui se présente pour la première fois devant ses yeux. Quant au prince, contrefaisant la voix de la fée, il réussit à monter à la fenêtre de la tour.

« Il sauta dans la chambre; et se mettant aux piés de Persinette, il lui embrassa les genoux avec une ardeur qui pouvoit la persuader. Elle s'effraya d'abord; elle cria : un moment après elle trembla, & rien ne fut capable de la rassurer, que quand elle sentit dans son coeur autant d'amour qu'elle en avoit mis dans celui du prince. Il lui disoit les plus belles choses du monde, à quoi elle ne répondit que par un trouble qui donna de l'espérance au prince. Enfin, devenu plus hardi, il lui proposa de l'épouser sur l'heure : elle y consentit sans savoir presque ce qu'elle faisoit; elle acheva de même toute la cérémonie. »

La totale ignorance dans laquelle la fée a voulu enfermer la jeune fille en matière d'éducation sexuelle entraîne une conséquence ironique. Du point de vue de la narration, cette « innocence » garantit une certaine bienséance,

car elle « y consentit sans savoir presque ce qu'elle faisoit ».

« Voilà le prince heureux, Persinette s'accoutume aussi à l'aimer; ils se voyent tous les jours, & peu de tems après elle se trouve grosse. Cet état inconnu l'inquiéta fort, le prince s'en douta, & ne lui voulut pas expliquer de peur de l'affliger. Mais la fée l'étant allée voir, ne l'eut pas si-tôt considérée qu'elle connut sa maladie. Ah, malheureuse ! lui dit elle, vous êtes tombée dans une grande faute, vous en serez punie, les destinées ne se peuvent éviter, & ma prévoyance a été bien vaine. »

Passage bien cru à l'époque, surtout de la plume d'une femme. C'est probablement pour cette raison qu'elle publie *Contes des contes* sous l'anonymat. Mais elle a ici un exemple des anciens. Mademoiselle de la Force se souvient probablement du récit d'Apulée où Psyché commence à s'accoutumer à la vie nuptiale, dont La Fontaine, Molière tirent leur adaptation. Le reste du récit se poursuit comme dans le conte des frères Grimm, mais d'une manière plus amplifiée. Le Prince, devenu aveugle par la punition de la Fée, retrouvera sa Princesse après de longues années d'errance. Pardonnés tous deux par la Fée, ils vivront heureux avec leurs enfants.

*

**

Suite à ce rapide parcours à travers les trois ouvrages littéraires, revenons maintenant à des écrits théoriques de l'époque. Si le cas de nos trois héroïnes fournit un exemple d'échec d'éducation, les moralistes du XVII^e siècle en cherchaient la cause surtout dans le contact avec de mauvais livres, des chansons populaires, des jeux, et d'autres divertissements mondains jugés pernicious. Mais pour bien des théoriciens, le plus important est de ne pas donner accès aux livres dangereux, aux romans en particulier.

En 1666, paraît un traité sur l'éducation des filles⁽¹³⁾. L'éditeur précise que ce livre a été composé « il y a huit ou neuf ans par un Ecclesiastique, pour une de ses soeurs, qui est engagée dans le mariage. » Il s'agit en fait du janséniste Varet.

Les controverses sur le théâtre n'ont pas encore trouvé de réponse unanime même au sein de l'Église. Mais pour la lecture des romans, tous les ecclésiastiques s'accordent pour la condamner catégoriquement. C'est dans ce contexte que Varet développe son argument :

« Souvent on est surpris de voir de jeunes filles élevées dans une grande retenüe & dans une grande modestie, prendre tout d'un coup un air plein de vanité & de galanterie, & ne faire paroistre de l'ardeur que pour ce que le monde estime & ce que Dieu a en abomination. On s'estonne de ce déplorable changement: & comme elles n'ont point encore veu les compagnies, on ne sçait à quoy l'attribuer. C'est bien souvent que les peres & les meres n'ont point veillé sur elles pour les empescher de s'occuper dans la lecture de ces dangereux livres, qui leur ont inspiré cette secrète vanité & ce desir de faire naistre en ceux, qui les regardent, ces passions, pour lesquelles elles ont conçu tant d'estime, en les voyant exprimées si agréablement dans ces livres. Ces aventures feintes & imaginaires charmant leurs cœurs, & flattant leurs passions, en ont redoublé l'ardeur, & ont fait passer dans leurs gestes, dans leurs actions, & dans leurs ames tous les mouvemens qu'elles ont veus dans ces heroïnes fabuleuses. Elles y ont pris leurs maximes, leur esprit, leur conduite, leur langage, & toutes leurs manieres d'agir. »

Du Bosc précise déjà dans les années 1630 que l'influence de ces mauvaises lectures n'a pas toujours un effet immédiat :

« La contagion qui est dans les Romans gagne le cœur presque insensiblement, elle agit dans les esprits, comme la semence dans la terre; elle

germe, & puis elle pousse de jour en jour plus puissamment, pour esclorre à la fin les pernicieux effets de la corruption. » p.43.

Ce qui est plus intéressant, c'est que l'auteur semble se rendre compte du risque paradoxal d'une éducation s'appuyant sur la logique d'interdiction. Il se lamente ainsi sans pour autant fournir de solution alternative :

« c'est assez pour donner la curiosité de lire un livre, de sçavoir qu'il est deffendu. Il semble que le mesme Esprit qui trompa la premiere des femmes, en luy persuadant pour la perdre, les douceurs du fruit de la science : inspire encore à plusieurs la liberté des mesmes sentimens, leur promettant que leurs yeux seront ouverts pour voir des choses admirables, & qu'on ne leur en deffend la lecture que par envie. » p.44

Mais cela n'empêche pas à l'auteur de s'exprimer en ces termes :

« La lecture de tant de choses lascives échauffe peu à peu, elle efface insensiblement la repugnance & l'horreur qu'on devoit avoir pour le mal : on s'apprivoise si bien avec l'image du vice, qu'on ne craint plus quand on rencontre le vice mesme. Et depuis qu'on a perdu la pudeur, on est bien en danger de perdre ce qui ne se conserve que par elle. » p.35.

Dans les trois ouvrages littéraires que nous venons d'examiner, les trois héroïnes ne montrent pourtant ni « ces manières d'agir », ni ce langage mondain, modelés sur les héroïnes de roman. Si tel était le cas d'ailleurs, elles se comporteraient plus adroitement avec leur amant. Il est vrai que deux de nos héroïnes perdent « ce qui ne se conserve que par elle (la pudeur) », mais ce n'est pas parce qu'elles se sont « apprivoisées si bien avec l'image du vice, qu'on ne craint plus quand on rencontre le vice mesme ». En fait, tout en désignant la « Curiosité » comme défaut naturel

des femmes, et en allant jusqu'à alléguer « la première des femmes », les théoriciens de l'époque recourent à une logique paradoxale : car ils tiennent absolument à défendre aux jeunes filles le savoir mondain, tandis qu'ils savent que défendre aux femmes ne se fait pas impunément. La préoccupation de nos théoriciens ne s'assimile-t-elle pas curieusement à celle qui s'est avérée « inutile » et fait l'objet de critiques directes dans les ouvrages que l'on vient d'étudier?

Tout cela nous incite à nous demander si les trois ouvrages thématissant « la précaution inutile » ne se posent pas comme une image renversée des traités d'éducation du XVII^e siècle.

Cela dit, quelques comparaisons entre nos héroïnes s'imposent. Le contraste entre Laure et Agnès est révélateur : Laure, dans sa totale ignorance ne reconnaît même pas ses fautes. Elle ne sait d'ailleurs pas qu'elle est ignorante. Pour Agnès, c'est tout autre chose. Ignorante, ou innocente sans doute en matière d'amour et de sexualité, elle s'éveille et s'épanouit grâce à sa rencontre avec le jeune Horace. Le propos de Molière n'est pas de montrer, comme c'est le cas chez Scarron, la stupidité de l'héroïne, mais de la laisser évoluer devant le public. Elle avoue commencer à « connaître qu'on m'a tenue dans l'ignorance ». Mais ce dont elle ne sait pas encore, c'est qu'elle agit dans une absence totale de considération sociale dans ses conduites. Elle prend le mariage uniquement pour une affaire de cœur et non pour un enjeu social selon lequel les deux familles concernées essaient de conserver leurs patrimoines et, si possible, de progresser dans la richesse et l'estime sociale. Et c'est grâce à cette ignorance qu'elle poursuit la logique de son amour, de son bonheur individuel. Dans la France de l'Ancien Régime, où le mariage est une affaire d'intérêts familiaux, les arguments qu'elle développe constituent autant de remises en question devant le public.

Voulant épouser Agnès, Arnolphe est bien entendu plus mature dans

ce sens, bien qu'obsédé d'une étrange crainte du cocuage. Il sait qu'il est assez riche pour épouser une fille qui ne saurait lui apporter aucune dot. C'est dans cette liberté de choix, qu'il a entrepris d'élever une jeune fille à son gré pour modeler plus tard son âme « comme un morceau de cire ». Ce faisant, lui aussi oublie la leçon de la « première des femmes ». « Épouser une sottise pour n'être point sot », ce dessein se révélera voué à l'échec dans notre pièce. Mais quant à l'efficacité de l'éducation dans un couvent, Molière ne montre aucun parti pris. Agnès est en un sens convenablement éduquée, puisqu'elle sait lire les fameuses maximes, et rédiger la lettre adressée à Horace dont l'écriture témoigne à la fois de sa naïveté et de son raffinement d'esprit, ce dont d'ailleurs Arnolphe se plaindra : « Voilà, friponne, à quoi l'écriture te sert; / Et contre mon dessein l'art t'en fut découvert. » (v.946-947)

Ce qui est ridiculisé à travers cette expérience comique, c'est donc une série de morales qu'Arnolphe veut imposer à la jeune fille après l'apparition de son jeune rival.

Le premier souci du « barbon amoureux » étant d'éviter le cocuage sous quelque forme que ce soit, ce sont les « coquettes » qu'il désigne comme modèle le plus dangereux ⁽⁴⁸⁾. Or ces « coquettes » font l'objet de critiques unanimes des moralistes. En 1636, du Bosc fait paraître « la troisième et dernière partie » de *L'Honnête femme*. Le long chapitre consacré à « La Coquette » témoigne d'un vif intérêt de l'époque sur la question. L'auteur insiste : « Ce n'est point d'aujourd'hui que les Coquettes sont descriées. Je ne suis point le premier qui leur fay la guerre, quoy que je le sois peut-estre, à leur declarer plus ouvertement. » Mais outre dans cette ferme volonté de condamnation, la nouveauté de ce livre réside surtout dans le fait que l'auteur situe « la Coquette » aux antipodes de « l'Honnête femme », qu'il les met ainsi en contraste continu. Remarquons en passant que pour du Bosc, tout comme pour Arnolphe,

l'honnêteté d'une femme consiste curieusement dans les conduites respectant l'honneur de son mari et non son propre honneur.

Donnant à Agnès les fameuses maximes (v.747-801), Arnolphe dévoile que son obsession n'est pas en réalité celle de la possession, mais celle de la crainte de dépossession. Après la première maxime qui avertit que « l'homme qui la (son épouse) prend ne la prend que pour lui », il multiplie les mises en garde : la femme « ne se doit parer / Qu'autant que peut désirer / Le mari qui la possède » « Ces études d'œillades, / Ces eaux, ces blancs, ces pommades, / Et mille ingrédients qui font des teints fleuris » sont évidemment « mortels » à « l'honneur ». Car « les soins de paroître belles / Se prennent peu pour les maris » « Hors ceux dont au mari la visite se rend, / La bonne règle défend / De recevoir aucune âme » etc.

Tout comme pour les « coquettes », les détails mentionnés dans les maximes reflètent exactement les soucis du XVII^e siècle qui se retrouvent dans maints traités d'éducation. On serait désormais en droit de soupçonner qu'à travers le personnage d'Arnolphe, Molière attaque les moralistes-pédagogues de son époque.

Le récit de Persinette refuse toute intériorité à ses personnages, comme c'est souvent le cas dans les contes de fées puisant à la source folklorique. Mais dans ce récit, c'est le mot « destinée » qui explique tout. Suivant la tradition, tout effort pour en empêcher l'accomplissement tourne dans le vide. Et ces destinées, la Fée les connaissait déjà. Malgré toutes les précautions des tuteurs qui veulent enfermer une jeune fille dans l'innocence, elle s'éveille un jour. Telle serait la leçon que l'on tire de ce conte et qui est aussi valable pour les autres ouvrages ? S'il en est ainsi, le seul défaut de l'éducation de Persinette, n'est-ce pas priver la jeune fille de toute information concernant le « commerce » entre homme et femme, les affaires de la « chair » ?

Au terme de ce travail, une remarque s'impose : ce que *La*

Précaution inutile, *l'Ecole des femmes* et « Persinette » montrent, ce n'est pas l'importance de l'éducation des filles en général, mais c'est surtout l'importance de ce que les promoteurs mêmes de l'éducation des filles refusent catégoriquement : éducation sentimentale ou sexuelle des jeunes filles. Dans cette perspective, ces trois ouvrages ne se contentent pas de s'ériger en modèles inversés des traités d'éducation contemporains, mais bien en leurs critiques et, en quelque sorte, en leurs compléments nécessaires.

Notes

- (1) La seule exception serait le travail de Poullain de la Barre, sur lequel nous reviendrons dans un autre article. *De l'égalité des deux sexes*, 1673.
- (2) *Œuvres*, -Gallimard, Pléiade. 1983. Tome 1.
- (3) Dans son monumental *L'accès des femmes à la culture*, Linda Timmermans retrace l'évolution des « femmes savantes », et des « précieuses ». Voir notamment le chapitre 6. Elle note : « il serait faux de croire qu'après Molière, et à sa suite, la femme savante absorbe la précieuse. » p.341.
- (4) À ce propos, signalons la présence de quelques savants qui commencent à s'interroger sur la nécessité de l'instruction des femmes. Les publications d'ouvrages traitant le sujet se multiplient et semblent avoir rencontré un succès immédiat: *L'Honneste femme* de du Bosc, et *L'Honneste fille* de Grenaille seront rééditées plusieurs fois au cours du siècle. Du Bosc, *L'Honneste femme*, I-III, 1632-36 (T.I. 1ère édit. 1632, 2ème édit. 1633 avec préface de N.P. d'Ablancourt et O.Patru, T.II 1633, T.III 1636). Grenaille (F.de), *L'Honneste Fille*, I-III, 1639-1640..
- (5) Fénelon, *op.cit.* p.95
- (6) Prenons un exemple célèbre. Dans sa « Barbe bleue », le conteur Charles Perrault renouvelle cette mythologie des femmes. Donnant à sa femme toutes les clés de la maison, la Barbe bleue n'oublie pas d'ajouter : « Pour cette petite clef-ci, c'est la clef du cabinet au bout de la grande galerie de l'appartement bas: ouvrez tout, allez partout, mais pour ce petit cabinet, je vous défends d'y entrer ». Ici, la défense est accompagnée de toute instruction nécessaire à la transgression. Ce que la Barbe bleue accorde à sa femme tout en anticipant sur sa curiosité, c'est en effet le fruit défendu biblique.

Nous pouvons trouver par ailleurs une curieuse anecdote dans un opus-

cule de la bibliothèque bleue :

« Et, à ce propos, il se trouve une histoire du pape Jean XXII, lequel étant venu en France et logé dans une abbaye de femmes, fut requis par l'abbesse du lieu, de lui permettre et à ses religieuses, de se pouvoir ouïr en confession les unes les autres; (...) A quoi le pape fit réponse que la chose était de grande importance, et qu'il en voulait communiquer avec les cardinaux. (...) il donna une petite boîte à l'abbesse, pour garder jusqu'à son retour, lui défendant expressément de n'ouvrir ladite boîte en son absence. (...) Pendant l'absence du saint Père, cette abbesse, curieuse de savoir ce qui était en cette dite boîte, prit la hardiesse de l'ouvrir, pensant qu'il y eût quelques bijoux précieux dedans; et l'ayant ouvert, (...) il sortit une bergeronnette de dedans, qui s'envola en l'air. (...) Comment ! dit le pape, (...) où est maintenant l'exécution de cette promesse? Mais aussi où est ce qui était dedans que je vous avais donné en garde, et que vous m'aviez promis de garder si fidèlement? (...) vous ne sauriez garder un secret ni le tenir caché; ainsi donc je ne puis vous permettre de vous confessez les unes aux autres, puisque vous n'avez point de secret et n'êtes meilleures que les hommes. » *Malice des femmes*. -Epinal, (s.d.) pp.20-22.

- (7) Ce conférencier anonyme semble occuper une position bien avant-gardiste en préconisant l'égalité des sexes devant le savoir. Encore faut-il ajouter qu'il commence ce discours par le préambule suivant : « Dieu ayant soumis la femme à la domination de l'homme, qu'il a doüié de force pour se maintenir en la possession de cet empire: comme une puissance absoluë ». Renaudot, *Recueil général des Questions traitées ès conférences du Bureau d'adresse par les plus beaux esprits de ce temps*, 1655-1656. Conférence du Lundy 17. Mars 1636.
- (8) Cette nouvelle, connue surtout comme une source directe de la pièce de Molière, est de sa part la traduction d'une nouvelle espagnole. Pour les citations, nous avons utilisé l'édition de 1786. *Les Œuvres*, tome III. Slatkine, 1970.
- (9) *Œuvres complètes de Molière*, -Paris, Classique Garnier. 1989. Tome 1.
- (10) Il s'agit de l'un des recueils publiés dans l'engouement du public féminin pour les contes de fée. C'est bien entendu Charles Perrault et Madame Aulnoy qui en lança la mode. Les citations du texte sont tirées du *Nouveau Cabinet des fées*. T.7. Slatkine, 1978.
- (11) Il fait contraste avec les deux personnages principaux de cette pièce, Agnès et Arnolphe, qui analysent et découvrent sans cesse l'évolution de leurs senti-

ments, et se posent de ce fait comme une problématique sociale devant le public.

- (12) Voici une des critiques les plus perspicaces de la mode : « Elles (les filles) satisferaient à la mode comme à une servitude fâcheuse, et elles ne lui donneraient que ce qu'elles ne pourraient lui refuser. Faites-leur remarquer souvent, et de bonne heure, la vanité et la légèreté d'esprit qui fait l'inconstance des modes. » Pour Fénelon, l'essence de la mode consiste à ce qu'elle « se détruit elle-même, elle vise toujours au parfait et jamais elle ne le trouve, du moins, elle ne veut jamais s'y arrêter ». Fénelon, *op.cit.* p.151.
- (13) *De l'Education chrestienne des enfans selon les maximes de l'Ecriture sainte et les instructions des Saints Pères de l'Eglise*, 1666. pp. 228-229.
- (14) « Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines / Dont par toute la ville on chante les fredaines » (v.719-729) Dans le dictionnaire de Richelet (1681), on trouve la phrase suivante : « elle est femme de Paris, ce qui s'appelle en bon françois coquette. » Rappelons aussi le passage où Arnolphe se lamente au début de la pièce : « Fort bien : est-il au monde une autre ville aussi / Où l'on ait des maris si patients qu'ici ? » Dans quelle ville de France se passe cette comédie ? Question qui préoccupe bien des chercheurs de nos jours. Molière fait-il allusion à Paris ?